



PARCOURS *José Marajo,* maître de son destin

L'ancien athlète berruyer, qui a participé à deux olympiades en 1976 et en 1980, distille aujourd'hui ses précieux conseils au sein de la structure "Mon stade", dédiée au sport et à la santé.

Repères

- ▣ **10 AOÛT 1954** : Naissance de José Marajo.
- ▣ **JUILLET 1971** : premiers championnats de France sur 1200 m.
- ▣ **1976** : première participation aux Jeux olympiques à Montréal.
- ▣ **1984** : fin de carrière après avoir manqué les Jeux de Los Angeles.
- ▣ **2009** : début de l'aventure dans la structure "Mon stade".



▣ Le coureur berrichon fut l'un des plus grand demi-fondeurs français dans les années 70 et 80.



Des premières courses dans la cours de récréation de l'école primaire d'Auron à Bourges jusqu'aux pistes olympiques, l'histoire de José Marajo est celle d'un enfant surdoué. Reconnaissable grâce à son incomparable silhouette longiligne, l'ancien athlète berruyer s'est progressivement hissé au panthéon des plus grands demi-fondeurs français de l'histoire. Un gros talent, dont les qualités athlétiques naturelles se sont très vite révélées durant l'enfance. « *Quand j'étais petit, nous jouions à "Mara" à l'école, se souvient José. Au moment de la récréation, toute ma classe essayait de m'attraper. Mais j'allais beaucoup plus vite.* »

Premiers championnats de France à 16 ans

Pourtant, le garçonnet n'est pas attiré outre mesure par l'athlétisme. En plus de la course à pied, il pratique en effet beaucoup d'autres sports comme le football, le basketball ou le judo. Toutefois, un premier déclic a lieu en 1966, lors des Jeux olympiques de Mexico. Sensibilisé par ses parents, originaires de Martinique, aux problèmes des droits civiques des Afro-Américains aux États-Unis, il se découvre pour la première fois un intérêt pour l'athlétisme et pour « ces Noirs qui gagnent ». « *Mes parents m'ont toujours éduqué sur les problèmes de racisme, révèle-t-il. Personnellement, même si nous étions les seuls Noirs à Bourges, nous avons été très bien accueillis. Évidemment, j'ai quand même été insulté de "Negro" ou de "Banania", surtout au début. Mais cela est resté très rare. Les Berrichons ont été super.* » Un autre déclic a également lieu en 1971. L'adolescent est alors profondément déçu par le football et par

« En 1966, lors des Jeux de Mexico, je découvre ces noirs qui gagnent »

l'état d'esprit de ses camarades, qui ne se donnent pas les moyens de tout gagner durant la saison. Il décide alors de se consacrer à l'athlétisme avec son club de La Chapelle-Saint-Ursin. « *Quand je cours, je suis le seul responsable de mes performances* », explique-t-il. Une volonté de rester maître de son destin qui le poussera, sans doute, à courir sans entraîneur durant une grande partie de sa carrière. Un choix qu'il regrettera plus tard.

Paradoxalement, malgré cette ambition débordante, José Marajo n'est pourtant pas très porté sur l'entraînement. Il dispute ainsi ses premiers championnats de France à 16 ans sans véritable préparation. Ce 3 juillet 1971, il prend pourtant la 5^e place d'un 1 200 m remporté par un certain Guy Novès, futur rugbyman au Stade Toulousain, qui bat le record de France de la distance. Il enchaîne ensuite avec les championnats d'Europe junior à Duisbourg (Allemagne) en 1973. Qualifié en finale du 800 m, le jeune homme fait un excellent début de course avant de craquer et de finir dernier : « *Je pars très fort, raconte le Berruyer. Sans doute trop. Je suis sur les bases du record du monde. Évidemment, je ne tiens pas la distance et je finis par lâcher.* » Qu'importe, un champion est né ce soir-là. C'est à l'issue de cette course que José Marajo se fait la promesse d'être médaillé aux jeux olympiques, la première compétition à l'avoir fait rêver.

À 21 ans, il commence alors enfin à s'entraîner sérieusement à l'INS (ancêtre de l'Insep) à Paris, dans l'optique des prochaines olympiades. Deux ans plus tard, il dispute ainsi les Jeux de Montréal sur 800 m mais il est éliminé dès les séries. Il fait le pari de revenir plus fort à Moscou quatre ans plus tard. Sans surprise, il se donne les moyens de ses ambitions. En 1977, il décroche son premier titre de champion de France du 800 m. Un an plus tard lors d'un meeting à Francfort, il égale le record de France de la distance en 1'45"8. Une marque qu'il ne tardera pas à améliorer. En 1979, le chrono tombe. Il claque un 1'43"9 lors d'une course à Saint-Maur-des-Fossés. L'athlète tricolore semble au sommet de sa forme au moment d'aborder les Jeux de Moscou. Mais rien ne va se passer comme prévu. Les choses commencent à mal tour-



ner dès son arrivée sur le territoire. « Les autorités russes n'ont pas été très sympas avec moi (fouilles à l'aéroport), regrette José. Il faut dire qu'il y avait un contexte particulier avec le boycott. Sur le plan sportif, ce fut aussi une grosse déception. J'étais complètement à côté de la colline. Un mois avant j'étais en super forme, je venais de réaliser deux performances mondiales. Mais j'aurais dû me reposer, je suis arrivé cramé... » Conséquence, le Berruyer ne peut faire mieux qu'une 7^e place dans les finales du 800 m et du 1500 m. Il court même avec 39,5 ° C de fièvre. Avec le recul, l'ancien coureur pense qu'il aurait sûrement mieux géré cette préparation olympique avec un entraîneur. Un grand regret, car le rêve olympique est passé. Si l'athlète poursuit sa carrière et aligne des performances honnêtes durant les années suivantes, il est obligé de déclarer forfait pour les jeux de 1984 à Los Angeles, victime d'une déchirure musculaire. Il met alors un terme à sa carrière cette même année.

Une reconversion originale après la fin de sa carrière

José Marajo commence alors son étonnante reconversion. Professeur d'EPS depuis plusieurs années, notamment au lycée Berlioz à Vincennes à proximité de l'Insep, il envisage de revenir dans l'athlétisme. Il est alors propulsé entraîneur national à la Fédération française d'athlétisme jusqu'en 2001. Il intègre ensuite le ministère des Sports en tant que spécialiste du sta-

tut des athlètes de haut niveau puis il est chargé de mission au ministère de la Défense. Enfin, il devient même Directeur technique nationale (DTN) à la Fédération française de voile. Un parcours atypique. D'autant qu'en parallèle, il assume aussi un rôle d'entraîneur à l'Insep auprès de champions comme Bouabdellah Tahri, Cyril Laventure, Nathalie Toumas, Mustapha David, un athlète paralympique, et Mehdi Baala. En 2009, il décide pourtant de tout laisser tomber pour se lancer dans un nouveau projet, celui de "Mon stade", une structure dédiée au sport et à la santé. « J'adore transmettre mon savoir, explique José. On propose des programmes adaptés à la santé de chacun. Récemment, une athlète espagnole est venue nous demander conseil, car cela faisait un an qu'elle ne pouvait plus courir. C'est reconfortant. »

Parfaitement épanoui dans cette nouvelle vie à Paris, l'ancien Berruyer n'a aujourd'hui presque plus d'attaches dans le Berry. Mais il garde un très bon souvenir de ses années à Bourges. « Je n'oublie pas d'où je viens, assure-t-il. Je me souviens de mes amis d'enfance sans qui, peut-être, je n'aurais pas eu la même carrière. L'an dernier, je suis même revenu au lycée Alain-Fournier pour fêter les 50 ans de l'établissement. À cette époque, tout le monde à Bourges connaissait les Marajo. » Depuis, José s'est aussi fait un prénom sur la scène internationale. ■

Antoine Bertaux